

Aimer, comme aime notre sang
Aucun de vous ne le sait plus depuis longtemps,
Vous avez oublié que dans le monde
Est un amour qui brûle et qui détruit !

Nous aimons tout : l'ardeur des chiffres sévères,
Et le don des visions divines,
Nous saisissons l'esprit subtil des Gaulois
Et le génie crépusculaire des Germains

Nous nous rappelons tout : l'Enfer des rues de Paris
Et les fraîches brises de Venise ;
La lointaine senteur des citronniers en fleur
Et les lourdes bâtisses enfumées de Cologne.

Nous aimons la chair, le goût de la chair, sa couleur,
L'odeur étouffante et mortelle de la chair,
Est-ce notre faute si vos os
Craquent dans nos pattes lourdes et tendres.

Nos mains sont faites pour dompter
Les chevaux rétifs qui se jouent
Et briser leurs lourdes mâchoires.
Nos mains sont habituées à courber les esclaves rétives.

A nous ! venez à nous ! Venez des horreurs de la guerre
A notre étreinte pacifique
Tant qu'il n'est pas trop tard.
Au fourreau le vieux glaive ! Camarades ! nous serons frères.

Sinon — nous n'avons rien à perdre
Et nous savons être perfides —
Durant des siècles et des siècles votre progéniture débile
Vous maudira, vous maudira !

Par les forêts et les prairies, devant la belle Europe
Nous prendrons le large
Et nous retournerons vers vous
Avec nos gueules grimaçantes d'Asiates !

Venez tous ! Venez à l'Oural
Nous faisons place au combat.
Entre les machines d'acier, animées par le calcul intégral
Et les hordes mongoles.

Mais nous-mêmes, dorénavant, cesserons d'être vos boucliers,
De participer au combat.
Nous regarderons bouillonner la mêlée meurtrière
De nos yeux étroits !

Nous ne broncherons plus quand les Huns féroces
Fouilleront les poches de vos cadavres,
Brûleront les villes, feront écurie dans les églises,
Et grilleront les chairs de leurs frères blancs.

Une dernière fois ! Ravise-toi vieux monde !
Au festin fraternel de travail et de paix.
Une dernière fois ! Au festin fraternel et joyeux
Te convie la lyre barbare !

30 janvier 1918.

La Poésie des Scythes

Par Ivanoff RAZOUMNIK

En 1871, un jeune Français de génie, le poète Arthur Rimbaud, dont il faudra bien tout de même, que les intellectuels révolutionnaires connaissent et comprennent l'œuvre, écrivait :

« A sa vision esclave, l'Allemagne s'échafaude vers des lunes ; les déserts tartares s'éclairent ; et les révoltes anciennes « grouillent dans le centre du Céleste Empire ; par les escaliers et les fauteuils de rocs, un petit monde blême et plat, « Afrique et Occidents, va s'édifier. » (Soir Historique. — « Les Illuminations »)

Un demi-siècle après l'énoncé de cette prophétie, Les Scythes, viennent certifier la vision de Rimbaud, faire planer sur nous la même menace, le même fatum.

Encore une fois se pose devant la conscience poétique la question de la Russie et de l'Europe, de l'Occident et de l'Orient.

Nous avons de nouveau devant nous, pareil au poème « Aux calomnieurs de la Russie » un manifeste cinglant adressé à l'Occident par un poète russe, et jeté à la face de l'Europe. Mais, comme tout a changé depuis un siècle, depuis Pouchkine et Tutcheff, dans la destinée de l'Europe et de la Russie ! Les vieilles assises de l'Etat russe se gardaient alors contre le mouvement révolutionnaire de l'Europe, tandis que maintenant c'est l'Europe qui lève le glaive pour la défense du vieux monde contre la Russie révolutionnaire...

Cependant, le poète pousse encore plus loin cet antagonisme de surface. Dans l'Europe réactionnaire, aussi bien que dans l'Europe révolutionnaire, ou, plus précisément, dans l'esprit même de l'Europe « précieuse », il discerne une profonde opposition intérieure à l'esprit maximaliste de la Russie.

*Oui, nous sommes des Scythes, oui, des Asiates,
Aux yeux bridés, aux yeux avides...*

Et cette « avidité » spiritualiste de la Russie se heurte inévitablement au « tardigradisme » pondéré et en apparence puissant de la vieille Europe. Avec certitude et mesure, celle-ci tisse depuis des siècles le fort tissu de son « progrès » — et le tonnerre de l'Histoire — « la foudre pilote » — lui sont étrangers, incompréhensibles. Et c'est cela qui creuse l'éternel abîme entre l'Orient et l'Occident.

Deux ennemis se trouvent face à face : le « Scythe » russe et le bourgeois européen, la nouvelle Russie et la vieille Europe. Et, si la révolution a une mission, la voici : miner et faire sauter la vieille Europe, par son « Scythisme », son « maximalisme social et spirituel » faire cela même qu'a fait le vieux monde, dans le sens contraire avec le maximalisme social et spirituel du christianisme.

Voilà l'idée que le poète met à la base de l'é-

ternel antagonisme entre la Russie et l'Europe, et voilà la résonance nouvelle de son manifeste poétique. Ce n'est pas l'intérêt d'Etat, ni le nationalisme, ni la religion, que le poète place en avant, mais le peuple, autant qu'on peut parler d'âme populaire russe. Et cela n'est pas du « slavophilisme à rebours », comme pourraient le croire certains naïfs, mais le contraire : car, je le répète, le poète sait que « l'Europe précieuse » existe également en Russie — représentée par les libéraux civilisés et les socialistes bourgeois — comme il y a des « Scythes » spirituels en Europe. Car il y a des « Scythes » et des « bourgeois » dans toutes les nations. Mais le poète s'adresse à la vieille Europe, au vieux monde, car ce n'est que cette force, en Europe et en Russie, qui se dresse, le glaive à la main, contre l'idée de la Grande Révolution mondiale commencée en 1917.

La Russie — avec le drapeau de la révolution sociale, — l'Europe, — sous les guidons de la civilisation libérale — voilà la rencontre, et cette rencontre du « Scythe » avec le « bourgeois » peut devenir meurtrière. « Est-ce notre faute, si votre squelette craque dans nos pattes lourdes et tendres ?... »

En attendant, c'est le vieux monde qui marche, le glaive au poing, pour détruire la force de la révolution. Il cherche à écraser le maximalisme spiritualiste par la guerre et le feu. Il croit qu'il lui sera facile d'avoir raison de cette force nouvelle. Autrefois, il fit sauter la « barbarie » du christianisme de l'intérieur ; maintenant, il veut, de l'extérieur, écraser le « Scythisme » barbare. Il nous sera assez facile, se dit-il, de mater ce vieil ennemi.

*O, vieux monde, avant que de périr,
Tant que tu languiras encore d'une douce langueur,
Arrête-toi, sage comme l'Edipe
Devant le Sphinx de l'antique énigme
« La Russie est un Sphinx ». Quel est-il ?*

Ne serait-ce pas celui dont a parlé Tutcheff dans une boutade ironique ? « La Russie est un Sphinx,